

Octobre

Les Hundreds

Hana n'était pas censée frapper.

Lorsqu'elle traversait en coup de vent les bois qui reliaient nos maisons, elle n'était pas censée cogner contre le carreau de la fenêtre de ma chambre, et encore moins hurler : « Quinn ! Coucou ! »

J'arrache mes écouteurs, repousse ma couette au bout du lit et je file vers la fenêtre en lui faisant « non » des deux mains.

Hana se fige. Elle a oublié Fern.

De l'autre côté de la chambre, le lit grince sous le poids de ma sœur qui remue légèrement, les yeux soigneusement fermés. À sa manière de respirer, je sais qu'elle ne dort pas mais qu'elle fait semblant. *Avant*, Fern aurait bondi de son lit, enroulé en chignon d'un geste vif ses cheveux longs jusqu'à la taille et enfilé ses gants pour se joindre à l'aventure. Elle aurait traversé le couloir avec moi sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de Reed et nous nous serions fauflés à pas de loup jusqu'à la porte pour rejoindre tous les trois Hana dans la cour voilée de blanc.

Il faut savoir que ce genre de chose n'arrive plus. Voilà comment ça se passe désormais : Fern a des dagues à la place des yeux, mon frère Reed déclenche des tremblements de terre partout où il passe et moi... Bref, on peut dire qu'aucun de nous ne va bien.

Hana indique du doigt l'allée bordée de citrouilles et la cabane dans l'arbre derrière elle, et je hoche la tête en silence pour lui montrer que j'ai compris : *OK. Rendez-vous dans trois minutes*. Ses bottines laissent des traces dans la neige fraîche, chaque empreinte miroite comme le ventre mouillé d'un poisson.

En silence, je traverse la chambre pour décrocher le vieux ciré de papa de la patère, j'enfile une deuxième paire de chaussettes et je fais le geste de rassembler mes cheveux en queue-de-cheval avant de me souvenir que je les ai coupés. La semaine dernière, plus de quarante centimètres – *clac, clac, clac*, terminé. Je suppose que j'en avais marre. Marre d'apercevoir dans le miroir le reflet qui me rappelait à quoi je ressemblais l'été dernier. À présent, les plus longues mèches encadrent à peine mes mâchoires. Maman et Nana Eden en ont fait toute une affaire et ont plaisanté en prétendant récupérer les chutes pour fabriquer un plaid. (Exactement le genre de truc dont rêvent toutes les filles de dix-sept ans ! Une couverture tissée avec ses propres cheveux.)

« Il n'y a pas de petites économies ! » a chantonné Nana en croisant les bras et en se pliant en deux de rire.

Je ne comprends plus ma famille, sauf peut-être Galileo. Il miaule devant la porte d'entrée et me fixe de son regard chagriné de chien battu (le comble pour un chat). Son cou est protégé par une collerette en plastique, punition absolument méritée pour avoir poursuivi un porc-épic dans les bois. Je lace mes bottes jusqu'en haut, j'écarte doucement Galileo et je referme la porte derrière moi.

Depuis la cabane, le chuchotement d'Hana s'élève de plusieurs octaves.

— Aaarghhh, désolée. Est-ce que Fern était furax ?

Elle rajuste les petites oreilles de son bonnet de loutre en crochet et baisse les yeux sur son souffle glacé qui se gonfle en nuage dans la nuit. La lune répand son éclat argent, un peu comme la nuance de mes cheveux. Maman affirme

que c'est parce que, chez les Sawyer, la sagesse n'attend pas le nombre des années mais 95 % de la population de Winship-Maine affirmerait sans doute le contraire. Au lycée, les autres utilisent toutes sortes d'adjectifs pour me décrire ; « sage » n'en fait certainement pas partie.

Pour être honnête, je ne le leur reproche pas.

— J'aurai probablement droit à la totale demain matin, je grommelle. Ce que je ne comprends pas, c'est que Fern fait le mur au moins une fois par semaine et, pour une raison inconnue, personne ne le lui reproche. Quand c'est moi, ça ne passe plus du tout.

— Deux poids, deux mesures. Ça craint.

— Ouais.

Je penche la tête pour observer son maquillage : le visage blanc de craie, la petite goutte de sang qui glisse de sa bouche jusqu'au menton.

— Je croyais que tu voulais choisir un déguisement terrifiant cette année.

— Cherche sur Google « attaque de loutres »... Elles ne rigolent pas.

Voilà exactement pourquoi nous sommes les meilleures amies du monde depuis le CE1, quand Hana a quitté le New Jersey pour venir s'installer à Winship. Au début, c'est Harry Potter qui nous a rapprochées, bien qu'elle soit une Poufsouffle et moi une Serpentard. (Depuis l'apparition du choixpeau magique sur pottermore.com, nous n'avons pas voulu répondre au quiz pour découvrir nos véritables maisons, de crainte de voir s'écrouler tout ce que nous croyons savoir de nous-mêmes.) Les cinq derniers mois auraient été l'enfer sur barbecue sans Hana. OK, c'était l'enfer, mais il faut rendre à Hana ce qui est à Hana. Elle a assuré, c'est un fait.

Elle m'examine de la tête aux pieds sans cesser de claquer des dents.

— Et toi ? Heu... Tu es déguisée en ? Attends... Katniss Everdeen ?

— Je crois qu'il me manque les accessoires essentiels dans ce cas, genre arc et flèches, nerfs d'acier...

— Si ! Tu as tout à fait l'allure de la chasseuse des bois. Il suffit que nous te trouvions une perruque brune.

Elle plaque une mitaine en forme de patte de loutre sur mon épaule.

— Tu m'as vraiment grave manqué aujourd'hui.

— À ce point ? Je n'aurais jamais deviné avec les vingt-sept photos de pomme d'amour que tu as postées sur ton compte.

Elle grimace.

— Je me suis dit que cela pourrait t'inciter à sortir de ta tanière de hobbit.

— Ouais, ben.

Je sais que ce n'est pas une réponse.

— Tu as raté des costumes trop top de top.

— Quel était le meilleur ?

— Pas précisément le *meilleur*, mais Jason Talley s'est baladé dans un rideau de douche. Je n'arrive pas à croire qu'il n'ait pas chopé des engelures. Sous le plastique transparent, il était entièrement *nu*.

— Tu t'es bien rincé l'œil ?

— Trop de savon. Mes rétines ne seront plus jamais les mêmes. Pas plus que celles des flics qui l'ont arrêté... L'an prochain, nous ferons la tournée des bonbons ensemble, d'accord ?

— D'accord, dis-je en écho avec une assurance que je n'éprouve pas. Alors, tu es prête ?

Hana claque des talons genre « à vos ordres ».

Le ciel est de plus en plus noir, simplement parsemé d'étoiles blanches, minuscules ossements, qui nous épient — un spectacle caractéristique de la fin octobre dans le Maine. Je remue les doigts pour les empêcher de geler et je jette

un coup d'œil à droite et à gauche en quête du lynx bleu qui tournait autour de nos citrouilles. Nana jure que son absence porte malheur : la première nuit où il a disparu, toutes nos citrouilles ont viré au pourpre et la température est brusquement tombée à trois degrés en dessous de zéro. Fern passait naguère des après-midi entiers à le guetter par la fenêtre, à le regarder agiter ses oreilles surmontées d'une touffe de poils noirs.

Nous quittons la cabane et nous élançons entre les ceps couverts de givre, vers le haut du coteau, lorsqu'Hana s'écrie :

— Oh mon Dieu, je ne vais jamais y arriver !

Automatiquement, je me dis que moi non plus, avant de réaliser qu'elle fait seulement allusion à la raideur de la pente qui grimpe jusqu'aux chalets des Hundreds. Les « Cent », c'est le nom du camp d'été que possède et dirige ma famille, l'endroit où nous vivons toute l'année et où nous accueillons des colons en été. Dans le clair de lune et les flocons de neige, l'ensemble affiche une beauté insolente. Des petits chalets en rondins, une prairie de fleurs sauvages en sommeil, cent acres de bouleaux, de frênes et d'érables qui murmurent dans la brise. D'un vert intense en juin, les Hundreds sont à leur apogée en automne et en hiver. Bon, d'accord, en cette saison, c'est désert, mais également paisible et lisse, comme les longues touches de pinceau d'un tableau.

— On se croirait presque dans *Narnia*, déclare Hana.

— Sans l'armoire.

En juin et juillet, ma famille anime huit sessions d'une semaine – et, tout l'été, ce sont près de huit cents campeurs qui défilent. Ils arrivent le lundi matin pour repartir le dimanche à midi ; la semaine suivante, une nouvelle fournée les remplace pour s'adonner aux mêmes activités que la fournée précédente. Hana, ma sœur, mon frère et moi faisons office d'animateurs : guides d'exploration de la

nature, coaches de séances de relaxation par le yoga ou dans la hutte de méditation et acteurs de pièces idiotes. La plupart des colons viennent d'autres États et, pour beaucoup, c'est la première fois qu'ils posent un pied hors de la ville. C'est la première fois qu'ils se baignent dans l'océan, attrapent des lucioles à mains nues ou mangent des marshmallows entre deux biscuits au chocolat qu'ils font fondre sur un gigantesque feu de camp. Par-dessus tout, c'est la première fois qu'ils se sentent réellement en vie – genre *vivants*. Nana prétend que le camp des Hundreds possède un cœur qui bat comme celui d'un être humain. Quand j'étais petite, je retournais les rochers et enfonçais mes doigts dans la terre fraîche pour en chercher le pouls.

Tout le monde à Winship vous parlera aussi des rumeurs – ces événements impossibles qui se produisent aux Hundreds : les myrtilles mûrissent au beau milieu de l'hiver ; les chats malades s'égarer dans les bois pour en sortir miraculeusement guéris. Lors de la dernière tempête de neige, tous les animaux se sont réfugiés près du camp. Notre maison possède un peu la même atmosphère magique. Les papiers peints sont ornés de toutes sortes de fioritures, les couloirs empruntent des tracés labyrinthiques et, de temps à autre, un éclat au coin d'une fenêtre, une flèche de soleil qui file sur le carrelage de la salle de bains, un rai irréel de lumière qui n'était pas là auparavant... Des fantômes ? C'est ce que pensent maman et Nana Eden.

Elles croient également que les Hundreds possèdent leur propre monstre marin, une créature aquatique qui hante les profondeurs de notre crique. Pendant des années, j'ai cru que l'idée était si improbable que Nana avait dû l'inventer de toutes pièces, peut-être pour éloigner les campeurs de l'eau lorsque le crépuscule étend ses ombres.

Puis, j'ai découvert la vie des profondeurs des océans.

Enfin, je l'ai vu, le monstre. La pire nuit de toute mon existence.

Une crête noire. Élançée. Immense.

Arrête ça ! Arrête !

La culpabilité me ronge tel un acide. Je chasse ces pensées.

Hana et moi retrouvons un pas normal lorsque nous repérons le chemin. L'humidité pénètre les plis de ma veste et je la resserre autour de moi, même si, en général, je ne suis pas frileuse. Loin de là. J'étais toujours la première dans l'eau au Plongeon polaire annuel de Winship, et j'ai la réputation d'avoir exécuté des anges de glace en me laissant tomber dans la neige *en maillot de bain*. Ma mère affirme que c'est parce que je suis mi-fille-mi-phoque, comme dans ce conte indien que Nana nous lisait et qui disait qu'on peut empêcher quelqu'un d'être ce qu'il est.

Hana tire la langue pour attraper un flocon de neige.

— Tu sais qu'aucun flocon n'est identique à un autre ? Ce serait cool si la neige avait un goût différent ailleurs.

— Comme quoi ? La neige à Paris...

— ... aurait le goût des baguettes de pain. Absolument, des baguettes.

— Et du café noir, j'ajoute. Les Français ne boivent-ils pas des litres de café ?

— C'est sûr, au moins à la télé... Au fait... (Elle tapote son sac à dos assorti en fausse loutre et exécute un petit bond de plaisir.) J'ai apporté un appareil photo. L'ancien Reflex de mon père. Je me suis dit que si nous prenions la photo d'un fantôme, nous pourrions au moins le faire à l'ancienne mode.

— Va pour l'ancienne mode.

À la frontière du camp, juste au-delà des bois, il y a une demeure victorienne branlante avec un toit pointu digne d'un chapeau de sorcière. La femme qui vivait là, une photographe de soixante-dix-huit ans, spécialisée dans la nature, du nom de Belinda Atwood, selon la *Winship Gazette*, n'était pas exactement bavarde ; elle est décédée il y a deux mois et Nana ne l'a pas appris suffisamment à temps pour préparer

sa tarte aux myrtilles, « La tarte du casse-pipe » comme elle l'appelle. Toutes les familles du voisinage qui affrontent un deuil voient automatiquement apparaître sur leur perron une boîte fermée par une longueur de raphia.

Hier soir tard, Hana revenait de son Monster Movie Club et elle a aperçu, par l'une des fenêtres de chez Atwood, une silhouette floue vêtue de blanc et illuminée comme un sapin de Noël. Elle a garé son monospace derrière une congère et m'a appelée direct.

Je lui ai dit :

— Il pourrait s'agir de la famille de Mme Atwood ou un truc du genre.

— Je t'assure qu'il ne s'agit pas de sa famille.

Sa voix grésillait dans le téléphone, intense et résolue.

— Tu te souviens de ce fantôme dans la maison qui s'est mis à voler toutes les cuillères ? Je sais de quoi je parle.

— Je croyais que c'était un de tes petits frères qui les avait volées !

— Quinn, *focus* ! C'est le week-end d'Halloween, lorsque des trucs inexplicables se produisent. Et on parle des Hundreds, là !

Dans la mesure où « détective du surnaturel » n'est pas une carrière des plus fructueuses du point de vue pécuniaire, Hana est déterminée à devenir ce qu'il y a de mieux après : maquilleuse de personnages fantastiques à Hollywood. Je ne peux même pas vous dire combien de week-ends j'ai passés à visionner *Le Seigneur des anneaux* en l'écoutant discourir à propos de la complexité des oreilles d'elfes. Hana croit dur comme fer à l'inexplicable. L'extraordinaire est son ordinaire.

Sauf qu'elle n'aurait pas dû se promener dans les bois toute seule.

— OK, je te crois, lui ai-je dit. Je pense qu'il vaut mieux que tu rentres chez toi, d'accord ?

— Reçu cinq sur cinq. Promets-moi que nous enquêterons demain soir ? a-t-elle lancé avant de couper la communication.

La neige se met à tomber de plus en plus dru à mesure que nous approchons de la clairière où, près de soixante mètres plus loin, la maison bleu et blanc se matérialise entre deux arêtes du relief comme une tente gonflable. Toutes les fenêtres sont allumées. Je me fige. Je suis sûre que mes orteils sont transformés en stalagmites. Mon souffle dessine dans l'air les tentacules préhensiles d'une pieuvre. Au bout d'un moment, je réussis à déplacer un peu mes pieds.

— On fait quoi maintenant ?

Silence.

— Hana ?

Mon amie ne dit rien, puis me serre fermement les mains et chuchote :

— C'est quoi ce truc ?

Soudain, je l'entends aussi. De la musique.

Les bruits de la forêt – le vent qui siffle entre les arbres, le bruissement étouffé de la neige, le roulement lointain de l'océan – tout se tait autour de nous. Je lâche la main d'Hana et je fais deux pas vers la mélodie qui se faufile par la fenêtre. Des guitares, des cordes, un rythme entraînant. Je n'arrive pas à reconnaître le morceau mais je sais que je l'ai déjà entendu.

Vaguement, j'ai conscience qu'Hana chuchote mon nom encore et encore – « Quinn, Quinn... la fenêtre » – et je pense : *Attends une fichue seconde, j'essaie de me rappeler*, lorsque je lève les yeux vers le fantôme. Sauf qu'il s'agit de quelque chose de totalement *pas* surnaturel... Une femme, de moins d'un mètre soixante, dans une robe blanche informe, éclairée par la flamme de plusieurs chandelles qui forment un cercle autour d'elle.

Et elle regarde droit dans notre direction.

Que voit-elle ? Une fille aux cheveux noirs dans un ensemble en fausse fourrure, du sang dégoulinant de sa

bouche, et une fille au visage rond dans des bottes hautes à lacets, figée dans la neige. C'est alors que je remarque l'énorme panneau « Propriété privée » dans le jardin.

— Nous ferions mieux de partir, dis-je.

Soudain, la musique se tait. Du coin de l'œil, je vois la porte d'entrée s'ouvrir et un homme sort sur le seuil. Il a une coiffure horrible, avec de longs cheveux noirs qui partent dans toutes les directions, et il ne porte qu'un bas de pyjama imprimé et un T-shirt qui expose ses bras légèrement brunis. Je répète plus fort :

— Nous ferions mieux de partir.

Je n'ai vraiment pas besoin que quelqu'un appelle la police, ne serait-ce que pour offrir à la ville une nouvelle occasion de se défouler en commérages à mon sujet. J'attrape la main d'Hana et repars à toutes jambes vers la maison.

S'il y a une activité dans laquelle j'excelle, c'est bien prendre la fuite.

Juin

Il y a deux monstres dans cette histoire

L'été débuta dans un canoë.

Dylan, toi et moi, nous dérivions dans la crique des Hundreds, une heure avant l'arrivée des campeurs de la première semaine de juin. L'air était épais comme du coton, lent et paresseux. Le soleil jaune vif qui nous caressait élaboussait ton visage de taches de rousseur. En plissant les yeux dans la lumière éblouissante, tu me demandas :

— Alors, qu'est-ce que tu leur dis au sujet du monstre marin ? Je pense que nous devrions accorder nos violons.

La veille, nous avions teint nos T-shirts d'animateurs seniors en tie-dye. Le mien, corail et indigo. Le tien bleu vif. Je rabattis la visière de ma casquette de baseball des Red Sox de Boston pour me protéger du soleil. J'avais les cheveux encore humides après mes longueurs du matin dans l'océan – la sensation que de longs cordages coulaient sur mes épaules.

— Que c'est une sorte de dragon qui ne sort que la nuit.
Tu as éclaté de rire.

— Cela ne les effraie pas ?

— Si, mais c'est le but ! Du coup, ils ne s'approchent pas de l'eau quand nous ne les surveillons pas.

Pour la première fois, nous serions tous deux chargés des leçons de natation. J'étais ivre de bonheur. Huit semaines

entières de batailles dans l'eau, de compétitions de plongeurs plus ridicules les uns que les autres, de jeux avec les plus petits qui apprendraient la nage du petit chien. Huit semaines de dimanches après-midi dans ton pick-up, à écouter ces affreux groupes de *country* que tu imitais en modifiant les paroles pour me faire rire. L'hiver avait été glacial et j'attendais avec impatience les longues journées brûlantes dans la crique – des heures et des heures à fendre l'eau, jusqu'à ce que mes doigts se rident comme des raisins secs et que mes muscles se ramollissent.

Trop tôt, je perçus le roulement du gravier au-delà des arbres, les minibus de l'aéroport qui se garaient à côté du panneau en bois de guingois.

— Est-ce qu'on doit vraiment y aller ? demandai-je.

Dans ce minuscule canoë, ton corps paraissait aussi grand et puissant que les poutres de notre grange – tes épaules larges, tes bras musclés – mais ton sourire alangui, tes boucles blond-roux encore humides et ton vieux short de basket effrangé à l'ourlet te donnaient l'air tout à fait détendu.

Non, efface ça. Tu avais l'air béat.

— J'ai une surprise pour toi, Sawyer.

J'adorais ta manière de m'appeler par mon nom de famille. Ni mon frère ni ma sœur n'étaient *Sawyer* pour toi, seulement moi.

— C'est un chiot ?

— C'est encore mieux qu'un chiot.

— Ouais, ben là, je sais que tu racontes des bobards, parce que rien n'est mieux qu'un chiot.

Tu haussas les épaules et projetas de l'eau dans ma direction.

— Alors, je suppose que tu devras attendre de voir par toi-même.

J'attendis. Et, bon sang, quelle surprise !

Deux heures plus tard, cent campeurs étaient rassemblés autour de la scène en plein air, lorsque Nana apparut par une

trappe, habillée de pied en cap de vêtements tie-dye. Son entrée spectaculaire était toujours accueillie par des *oooh* et des *aaah*. Elle souhaitait longuement la bienvenue à chacun, présentait les règles du camp et expliquait comment faire pour que cet été soit pour eux le plus beau de toute leur existence. Ensuite, elle présentait les animateurs. D'abord ma sœur Fern, qui bondissait sur l'estrade, étincelante, pleine d'énergie, son T-shirt d'animatrice junior assorti à son short en jean rose et ses Converse lilas, ses cheveux tressés en une natte élaborée. Si les pâquerettes parlaient, elles auraient la voix de Fern.

— Salut à tous ! Je m'appelle Fern. Je suis chargée des ateliers photo et je vous proposerai quelques séances de danse.

Ensuite, mon frère Reed se précipitait sur la scène, dans un short de basket assorti au tien.

— Hello tout le monde. Je serai votre coach pour les activités sportives. Petit détail qui a son importance, les batailles de couleurs vont être homériques !

Il avait son sourire niais qui n'apparaissait que lors des camps d'été. Le reste du temps, « niais » ne faisait pas du tout partie de son répertoire. Traîner avec Reed, c'était comme se poser sur la plage la plus tranquille du monde pour écouter le vent. Mon frère était du genre flegmatique et sage, un peu comme les vénérables chênes de notre forêt. Je l'adorais jusqu'à la lune et retour. Quand elle le regardait, Fern avait des étincelles plein les yeux et moi, c'est Fern que je regardais avec des étincelles plein des yeux.

C'était précisément là que je me sentais en sécurité. L'été. Sous les mêmes arbres que mon frère et ma sœur. Pas plus d'un an et demi d'écart entre nous, comme si nous étions pratiquement arrivés ensemble dans le monde. À l'école élémentaire, on nous avait demandé de faire notre autoportrait : chacun des trois dessins nous représentait tous les trois, main dans la main.

Lorsque ce fut ton tour, Dylan, tu m'as attrapée par le coude pour m'entraîner avec toi.

— *Showtime*, Sawyer.

— Quoi ?

— Ne pose pas de questions.

Tu t'es avancé sur le devant de la scène et, d'une voix assez forte pour captiver toute l'audience, tu as lancé :

— Salut les gars. Je m'appelle Dylan, mais vous pouvez m'appeler votre animateur chéri. Je vous présente Quinn Sawyer, ou l'Extraordinaire Expérience Aquatique. Tous les deux, nous avons préparé un petit échantillon de chansons et de danses pour vous accueillir aujourd'hui.

Quoi ?

Chaque année, notre rituel consistait à faire semblant de nous disputer, mais, cette fois-là, tu avais démarré très fort. Je chantais comme un gorille sourd comme un pot.

— *Dylan*, non, pas ça.

— Nana ? Nous feriez-vous l'honneur ?

Nana se précipita sur le devant de la scène avec deux micros en main. Je lui jetai un regard genre *Tu quoque mi fili ?* quand les haut-parleurs installés dans les arbres se lancèrent dans une atroce version karaoké de *Don't Stop Believin* de Journey.

Omondieu, tout ceci est vraiment en train d'arriver !

Toi, tu claquais des doigts, invitant tout le monde à taper des mains en rythme. Tu me montrais comme si j'étais cette fille de province dont parle la chanson, qui vit dans un monde solitaire et prend le train de minuit pour aller n'importe où.

« *She took the midnight train, chantais-tu, going a-ny-where.* »

Ta voix était à mourir. Je ne te l'ai peut-être pas assez dit. Je sais que tu faisais ça pour rire et tout, mais c'était doux et soyeux, une vraie tuerie.

Mon cerveau tournait à plein régime : que faire ? Chanter avec toi ou me jeter du haut de l'estrade ? Tant pis ! « *Just a city boy...* »

Au fond, derrière les campeurs, Fern grimaça avant de se mettre à glousser, et Reed laissa échapper son rire discret mais si profond qu'il dut se tenir le ventre. Au refrain, il était devenu affreusement évident que (a) je ne savais pas chanter et (b) j'avais été absolument prise au dépourvu. Mais tout le monde eut l'air d'apprécier. Et, toi... Ta joie fusait autour de toi comme un feu d'artifice.

Je sais que cela ne s'est pas réellement passé comme ça ce jour-là. Mes souvenirs correspondent sans doute à une accumulation de petits moments survenus au cours de ces quatorze années, comme la manière dont tu t'occupais de Mister Smitty, notre poisson, jusqu'à ce qu'il rencontre son créateur avant les vacances d'hiver (tu n'y étais pour rien). Ou lorsque tu m'as laissé emprunter ton livre préféré, *La Route* de Cormac McCarthy, et que j'ai compris que tu avais coché les meilleurs passages afin que je puisse les repérer moi aussi. Mais quatorze ans ? Je n'avais pas eu l'impression que tomber amoureux de toi ait pris autant de temps. Pour moi, cela avait été fulgurant, comme l'été. Comme sauter du haut du plongoir pour m'abîmer dans les profondeurs.

À la fin de la chanson, je ne pouvais penser à rien d'autre que : *Merde de merde, ne gâche pas tout ! Pas maintenant.*

Comme tu le sais, dans toutes les histoires de veillée au coin du feu, il y a des monstres.

Dans celle-ci, il y en a deux.

Le monstre marin.

Et moi.